

À propos de *La femme tatouée* *La femme tatouée*

Jurgen Pesot

Volume 3, numéro 6, mai-juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pesot, J. (1983). Compte rendu de [À propos de *La femme tatouée* / *La femme tatouée*]. *Ciné-Bulles*, 3(6), 3-4.

A propos de LA FEMME TATOUÉE

LA FEMME TATOUÉE

JAPONAIS. 1982. 109 MIN. COUL. DRAME DE MOEURS
RÉALISÉ PAR YOICHI TAKABAYASHI.

SCÉNARIO: CHIHO TANIGUCHI.

PHOTOGRAPHIE: HIBEO FUJII

MUSIQUE: MASARU SATO

MONTAGE: TOSHIO TANIGUCHI

INTERPRÉTATION: MASAYO UTSUNOMIYA, TOMI-
SABURO WAKAYAMA, MASAKI KYOMOTO.

DISTRIBUTEUR: ADRESSEZ-VOUS À L'ACPO.

C'est la "femme tatouée" qui orne le dernier numéro des revues de Roland Smith (Outremont, L'Autre cinéma, Cartier). Tout en voilant pudiquement ses intimités, elle offre au regard son dos couvert d'un énorme tatouage. Ce dernier ne laisse aucun doute sur l'appartenance culturelle du dos (et du film), car il dépeint un guerrier médiéval en costume de samouraï qui, tel un Saint-Georges asiatique, se débat avec un dragon. Il s'agit bien entendu, d'un film japonais, et l'image d'un dos de femme décoré (dans un processus qu'on devine douloureusement) d'une estampe traditionnelle me fait dire qu'il s'agit d'un film **typiquement** japonais.

Que savons-nous du cinéma japonais? Les plus jeunes d'entre nous ne connaissent que ce que les journaux ont pu en rapporter à l'occasion, par exemple, de la Semaine du cinéma japonais qui s'est tenue dernièrement à Québec et à Montréal. Les plus vieux avaient profité, dans les années 60, de l'enthousiasme d'un J.A. Lapointe qui faisait venir au Québec quantité de films japonais que les encyclopédies rangeaient déjà parmi les classiques. Vous souvenez-vous de *Rashomon*, de *Hara-kiri*, de *Kwaïdan*, de *Onibaba*, de *La femme des dunes*, de *L'île nue*? Les réalisateurs Kurosawa, Kobayashi, Teshigahara, Imamura, Shindo: en avez-vous entendu parler? Il est vrai que, de temps en temps, la télévision nous repasse tard le soir certains films de son répertoire japonais: *La condition humaine* de Kobayashi, *La cérémonie* de Oshima, et on a même pu voir *Dersou Ouzala*, de Kurosawa, et *Kaseki*, de Kobayashi encore.

Si ces noms ou ces titres ne vous disent rien, vous avez peut-être, tout de même, vu *Kagemusha*, ce très récent film de bataille de Kurosawa (réalisateur des *Sept samouraïs*, de *Rashomon*, de *Barberousse* et de *Dersou Ouzala*), sorti à Montréal et à Québec, puis dans les grands cinémas parallèles. Toujours pas de souvenir?

Il y a un film qui a dernièrement fait couler beaucoup d'encre et qui a mobilisé les foules: *L'empire des sens*, de Oshima, film tout en violence et en passion où l'amour bascule du côté de la mort. Jamais encore avait-on assisté, en Occident du moins, à un tel rituel insoutenable au cours duquel deux amants poussent l'acte sexuel, mieux: l'acte d'appropriation mutuelle, jusqu'à la mutilation et l'étreinte mortelle. Qui avait vu le passionnant mais très cruel *Hara-kiri* de Kobayashi, devait définitivement conclure que les Japonais étaient un peuple sadique, masochiste et pervers.

Et maintenant, *La femme tatouée*. Le film a de quoi soulever tant les moralistes et les gens "bien" que les féministes. Il a été classé "18 ans et plus" et a été fort populaire à la Semaine du cinéma japonais. Et pourtant, on n'y voit rien, si j'ose dire, pas un seul poil! Qu'a-t-il donc de si choquant?

Je tenterai la réponse suivante: Le film raconte l'histoire d'un homme qui, pour la dernière fois de sa vie, a la chance d'exercer son métier d'artiste. Son art, c'est celui

du tatouage, c'est-à-dire l'inscription indélébile sur la peau, d'une image ressortissant à la mythologie japonaise. Mais son art est en même temps une activité très personnelle, et c'est là que le bât blesse: il assure que la peau reçoit mieux les incisions — qui donneront un résultat plus **beau** — lorsqu'elle reflète la jouissance sexuelle; la jeune femme doit donc, durant les nombreuses sessions de tatouage, faire l'amour avec l'assistant du tatoueur.

Sans être scandaleux (?), le sujet est surprenant, surtout qu'il est traité avec beaucoup de conviction et sans la moindre trace de critique ou de recul. Le film exalte une sorte de jouissance qui naît d'un déplacement: l'homme exécute un acte foncièrement érotique (viril?) sur la personne d'une jeune femme qui lui sert de corps, et ce par le truchement d'un instrument à la fois d'art et d'agression.

Le couteau devient ainsi une métaphore du sexe mâle, d'un sexe qui blesse, tout en procurant du plaisir au corps qui le reçoit. L'art et la beauté d'un côté, et le sexe et la jouissance de l'autre se trouvent intimement reliés à des notions avec lesquelles l'Occident ne voit qu'opposition: la mort et le plaisir par la douleur, c'est-à-dire le sadisme.

Comme on voit, on n'est pas très loin de l'**Empire des sens**. Mais le climat de passion violente et démesurée est contenu, réprimé, par le caractère jamais explicite des images, par une pudeur photographique qui convient très bien au déplacement de l'acte érotique. Lorsque la femme accepte de se faire tatouer sous l'aisselle, la scène aurait pu donner lieu à des images très "sexuelles"; mais encore là, la pureté visuelle prime: l'aisselle est simplement l'endroit du corps où la blessure fait le plus mal...

On peut se sentir provoqué(e) par un autre aspect, qui occupe d'ailleurs toute la première partie du film. C'est celui de la femme totalement soumise — dont le genre est chanté, même chez nous, de l'*Histoire d'O* aux oeuvres de Robbe-Grillet —, de la femme qui accepte de servir de terrain pour les fantasmes mâles et qui, de surcroît, en redemande (ce qui ferait partie de ces fantasmes). C'est le fiancé qui pousse la femme à se faire tatouer, et elle, elle obéit malgré sa crainte de se voir répudier, une fois sa peau flétrie par l'âge, à l'instar de la femme qui l'a précédée. Porte ouverte à une remise en question de la part du cinéaste? Pas du tout; la porte est même fermée par l'abandon complet de cette partie de l'histoire: le fiancé disparaît du scénario au mi-temps du film.

Il est cependant possible que la seconde partie du film réponde à cette question, mais d'une façon détournée. On y apprend que la relation morbide que le tatoueur entretient avec la femme a dû être précédée par des relations tout aussi morbides avec des hommes. Le jeune assistant du tatoueur est lui-même tatoué sur toute la surface de son torse. L'érotisme dans ce film, il faut le comprendre ainsi comme un érotisme toujours de nature sadique, mais dont le contenu sexuel est sublimé. Toute génitalité en est bannie au profit d'une relation passionnée avec la chair, elle-même considérée comme support privilégié de l'art.

Cela me ramène à mon point de départ. J'écrivais que *La femme tatouée* me semblait être un film typique. Quel est ce type? Est-ce la fusion entre l'amour et la mort? Est-ce le comportement des hommes et des femmes les uns vis-à-vis des autres? Est-ce le décor et les



La femme tatouée.

costumes (l'héroïne, en kimono, fait la navette entre Tokyo et Kyoto en Shinkansen, train à très grande vitesse), le langage qui nous apparaît saccadé, violent? Oui, mais il y a plus important et qui touche aux films japonais en tant que produits culturels. Ce sentiment que les films, tant dans leur contenu que dans leur traitement, sont réglés comme une horlogerie, que tout mouvement, tout cadrage, tout geste, sont dessinés d'avance telles les phases d'un rituel ou d'une chorégraphie — ce sentiment, on l'a aussi, bien que dans une moindre mesure, au visionnement de *La femme tatouée*. De façon générale, il provient d'un surdétermination, d'une imbrication de plusieurs "arts" ancestraux dont les frontières mêmes semblent s'effacer; la fabrication de parasols y voisine la calligraphie, l'entretien de jardins va de pair avec les arts martiaux et le rituel du suicide, et le cinéma emprunte au "théâtre" et aux autres arts, et parle des autres arts.

Et c'est cela, je crois, ce dépaysement total, qui nous dérouté, ce surcodage, qui nous fait frissonner. Esthétique et éthique: même enjeu. "Le spectateur japonais est sans cesse renvoyé, non seulement à un autre monde, mais aussi à un autre spectacle, sa vie quotidienne étant elle-même ritualisée, formalisée (...). Cette tentation de se tourner de préférence vers ce qui déjà est expression, à chercher la forme à l'oeuvre dans les formes, perpétue une des attitudes permanentes des artistes japonais."¹

En conclusion, *La femme tatouée* est un film que je vous recommande d'aller voir, de programmer dans votre salle (en 35 mm pour le moment, mais manifestez votre intérêt pour le 16). Contactez l'Association des Cinémas Parallèles, qui fera les arrangements nécessaires pour que vous puissiez l'obtenir selon vos capacités et vos besoins.

J.P.

P.S. Le dernier film d'Imamura vient d'être primé à Cannes. Il est question qu'il soit bientôt distribué au Québec.

¹ C. Blouin (1982). *Le chemin détourné. Essai sur Kobayashi et le cinéma japonais*. Montréal, Hurtubise HMH.

Subventions de l'Institut québécois du cinéma

L'Association des cinémas parallèles du Québec a proposé récemment plusieurs projets spéciaux à l'Institut québécois du cinéma (I.Q.C.). Ces projets, même s'ils respectaient tout à fait l'esprit des recommandations contenues dans le rapport Fournier, ont, pour la plupart, été rejetés. Il faudra, semble-t-il, attendre l'injection des 6 millions \$ promis par le gouvernement du Québec pour espérer une prise en considération plus évidente de la régionalisation par l'I.Q.C. Dans l'immédiat, on ne retient que la possibilité d'un soutien financier à la formation en "marketing des activités cinématographiques".

Une autre porte demeure toutefois entrouverte. À défaut d'être prêt à accorder à l'A.C.P.Q. une subvention qui couvrirait les frais de déplacement et les honoraires des cinéastes et acteurs/actrices invités par le réseau des salles parallèles en 1983-84, l'I.Q.C. peut analyser ces mêmes demandes à la pièce. Donc, si vous projetez d'inviter un(e) cinéaste ou encore un acteur/une actrice dans le but de rehausser la projection d'un film québécois, vous pouvez recourir à l'I.Q.C.

La demande doit être faite directement par la personne invitée dans le cadre du programme des projets spéciaux ouverts aux individus. L'I.Q.C. analyse les demandes une fois par mois. Il ne reste, pour l'année à venir, qu'à multiplier ces demandes d'aides. De cette manière, l'idée d'une subvention globale accordée à l'A.C.P.Q. devrait s'imposer...

Pour plus de renseignements sur le programme des projets spéciaux aux individus, contactez **CÉLINE FRÉCHETTE** au (514) 844-1954 ou au 1-800-361-5688 (ligne Inwats).

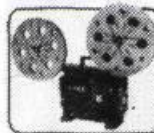
M.C.



SERVICES DE FILMS ROBERT inc.
ROBERT FILM SERVICES inc.
 7033 ROUTE TRANS CANADIENNE, SUITE 231
 VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC H4T 1S2
 TÉL.: (514) 337-4956



VENTE — SERVICE — LOCATION AUDIO-VISUEL



Nous sommes spécialistes en vente, entretien et location d'équipement audio-visuel. Nous mettons à votre disposition des équipements de projection de la plus haute qualité, et sommes fiers de vous présenter notre ligne complète de produits:

- projecteur 16mm Eiki équipé de bobines géantes de 6000 pieds
- lentille et adaptateur
- écran (grandeur requise)
- colonnes de son
- projection sans interruptions
- projectionniste licencié
- prélude musical
- service de projection (long métrage) sur l'île de Montréal

Nous avons à votre disposition le meilleur choix de long métrage 16mm avec, en option, un service de projection de la plus haute qualité.

Clear Light, Da-lite, Draper, Eiki, Fairchild, General Electric, Goldberg, Kodak, Kowa, Plio-Magic, Sun.